

Le 6 mai prochain, André-Joseph Léonard, archevêque de Malines-Bruxelles, primat de Belgique, aura 75 ans et enverra sa « lettre de renonciation » au Pape. L'occasion du bilan d'une vie. Dans ce grand entretien accordé à Paris Match, M^{gr} Léonard n'évite aucun des grands débats qui traversent l'Eglise. Mieux, il se livre avec beaucoup de franchise et d'humilité, conférant à ce texte un statut de véritable confession. Où le primat de Belgique parle de sa lassitude et de sa fatigue, de son enfance, de sa vocation, de sa mère qu'il regrette d'avoir fait pleurer, de son père qu'il n'a pas connu, de son compte en banque, de ses balades à vélo, de son goût pour la politique, s'affirmant tel un « homme

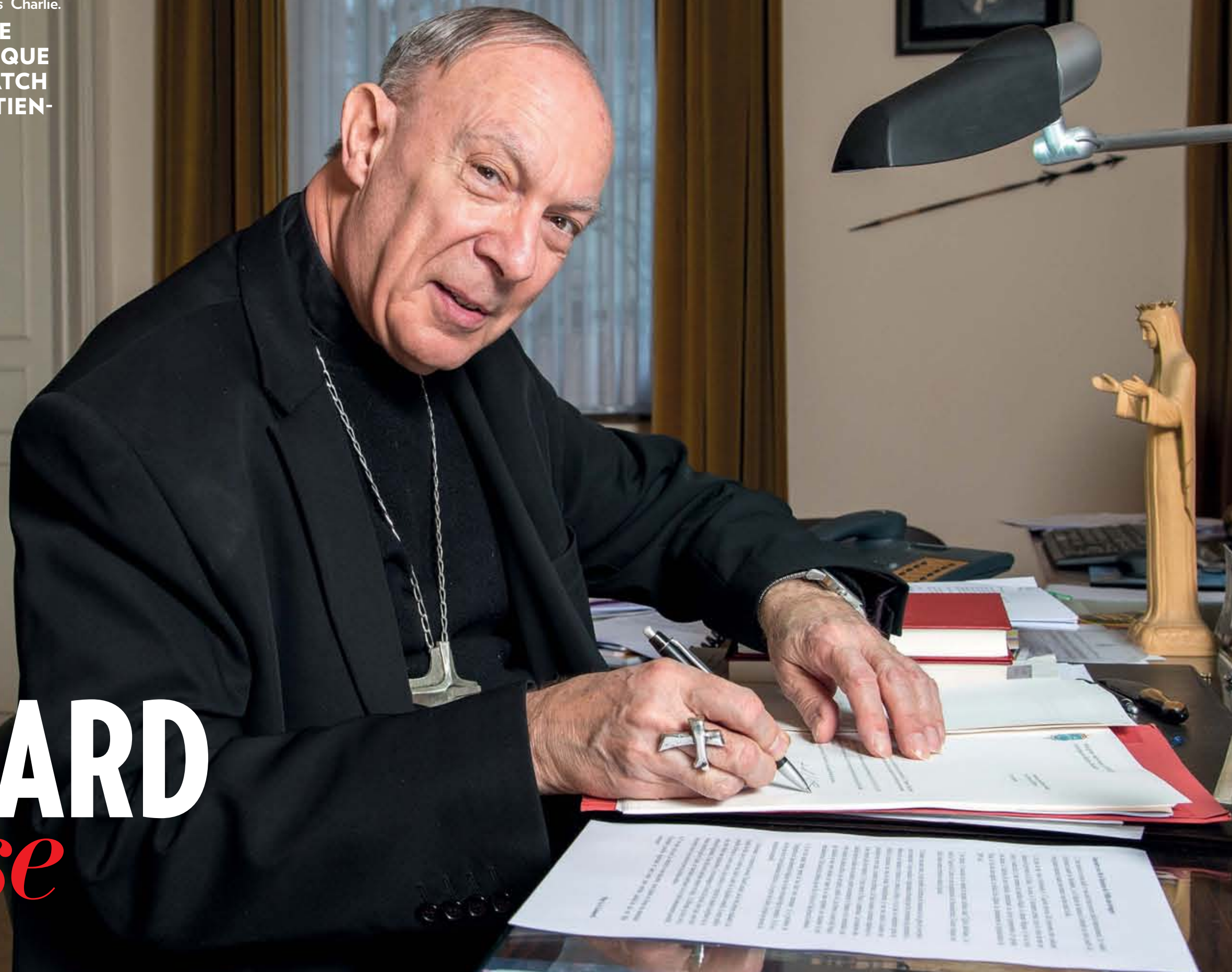
de gauche ». Où il parle de la Grèce, des sans-papiers, des crimes djihadistes mais aussi de la violence que peuvent receler certains textes sacrés. Sans avoir peur de ramer à contre-courant, M^{gr} Léonard explique, parmi bien d'autres choses, pourquoi il n'est pas Charlie.

SUR LE DÉPART, LE PRIMAT DE BELGIQUE REÇOIT PARIS MATCH POUR UN ENTRETIEN-ÉVÉNEMENT

André-Joseph Léonard dans son bureau de l'archevêché de Malines-Bruxelles, où il réside.

M^{GR} LÉONARD *se confesse*

PHOTO RONALD DERSIN



« Je ne suis pas Charlie »

MICHEL BOUFFIOUX RENCONTRE M^{GR} LÉONARD

Paris Match. Monseigneur, on dit parfois que l'habit ne fait pas le moine.

M^{GR} Léonard. Je connais l'expression, oui.

Derrière votre austère costume de « clergyman » se cache-t-il quelqu'un qui a de l'humour, voire qui serait un peu farceur ?

Certainement. Cela m'a encore été dit très récemment par des personnes que j'ai côtoyées pendant dix jours, lors de ma visite du doyenné d'Asse : « Monseigneur, on ne vous imaginait pas comme cela ! » J'aime bien rire, je ne suis pas toujours très sérieux et il m'arrive d'être blagueur.

On vous dit quelque peu fatigué ?

C'est exact, je ressens que l'âge est là. J'aurai bientôt 75 ans. Je deviens plus vulnérable. Toutefois, mon agenda demeure extrêmement chargé ; c'est celui d'un homme en pleine force de l'âge. Quand je songe à tous ces exposés, à toutes ces prestations qui se succèdent, cela me pèse parfois un peu. Heureusement, j'ai une capacité d'improvisation assez grande. Le plus souvent, comme je n'ai pas le temps d'écrire toutes mes interventions, je jette quelques points importants sur le papier et puis je me lance.

M^{GR} Léonard durant son entretien avec Michel Bouffieux : « Quand on entre en dialogue avec eux, les gens apparaissent toujours sous un jour meilleur que ce que vous aviez imaginé. »



Ce n'est pas un peu périlleux ?

J'ai tout de même l'expérience de vingt ans d'enseignement et de vingt-quatre ans d'épiscopat ! Je rédige certains textes, tels que l'homélie de Noël ou de Pâques. Mais je n'aime pas trop ça ; je me sens comme ligoté dans mon expression. Un texte écrit que l'on déclame, cela manque de spontanéité. **Votre fatigue est évidemment physique, pas morale ?**

Le moral est bon, bien que j'éprouve parfois une forme de lassitude qui se traduit par un besoin de solitude. Avoir une journée pour moi, ne fût-ce qu'une ! Il y a des personnes qui souffrent de solitude, moi c'est l'inverse. Le seul moment où je suis seul, c'est quand je rentre dans mon lit ! Parfois, j'ai un quart d'heure après le repas de midi. Mis à part cela, les journées sont rythmées par la prière, les audiences, les visites, les innombrables rencontres.

Et si vous l'aviez, cette journée de solitude ?

Je partagerais mon temps entre l'écriture, la lecture et la prière. Par beau temps, ce serait très agréable d'aller prier dans le beau jardin de l'évêché. Peut-être irais-je aussi un peu nager dans la piscine locale, c'est un sport que j'aime. Ou alors, j'irais me promener. A pied ou en bicyclette. On m'a offert un vélo avec assistance électrique pour mes cinquante ans de sacerdoce. Durant les dernières vacances d'été, j'ai fait plus de 500 kilomètres dans les campagnes flamandes, le plus souvent entre Malines et Lier. De vrais moments de détente, de bonheur simple et vivifiant.

Vous ne passez pas vos vacances à l'étranger ?

Je reste à Malines ! Pendant l'année, je délègue très souvent pour mes activités professionnelles. Dès lors, quand je me retrouve chez moi, sans agenda, cela équivaut à des vacances. **Affirmeriez-vous que vous êtes un homme heureux ?**

Oui, je suis très heureux. Toute ma vie d'évêque a été très heureuse. Avec, bien entendu, des moments plus difficiles que d'autres, des combats. Mais globalement, je ressens un bonheur immense, nourri continuellement par cette fonction qui me conduit dans d'innombrables lieux, à la rencontre de tellement de gens. Je considère cela comme un privilège. De cette expérience humaine et spirituelle, j'ai retiré un enseignement fondamental : quand on entre en dialogue avec eux, les gens apparaissent toujours sous un jour meilleur que ce que vous aviez imaginé. J'ai notamment été très marqué par des visites que j'ai pu rendre dans des prisons. L'être humain est passionnant.

Sauf à être totalement dépourvu d'altruisme, la question du bonheur n'est pas simple dans un monde qui connaît tellement de malheurs...

Avoir le bonheur coupable ne sert à rien. Ce qui est important, c'est de chercher la félicité dans la rencontre avec les autres, sans fermer les yeux et le cœur à la souffrance qui nous entoure. Quand des gens viennent me confier leurs difficultés, leurs questionnements, ce qui leur fait mal, leur détresse m'accompagne dans tout ce que je vis.

Quelle est votre définition du bonheur ?

Je dirais que le bonheur, c'est la joie profonde du cœur. Il est plus facile à trouver si l'on vit dans la sobriété. Voilà ! J'essaie de vivre sobrièvement. Très modestement. Mon bonheur n'est donc jamais dans les choses. Je ne dépense rien de l'argent que je gagne, sauf pour payer ma nourriture et un peu de mazout pour ma voiture... Encore que. Je roule de moins en moins, privilégiant les transports en commun. Pour le reste, je n'ai pas de budget sortie, je n'ai pas de budget vacances. Tout ce que je gagne, je le donne à des œuvres venant en aide à des personnes en difficulté. Au moment où je vous parle, il doit y avoir 12 euros sur mon compte en banque.

C'est une éthique de vie ?

Tout à fait. Je ne veux pas penser à l'avenir. De toute manière, comme ancien professeur et archevêque, ma pension sera confortable. Elle le sera même beaucoup trop au regard de mes besoins personnels. Je liquiderai tout cet argent en le donnant, notamment pour la formation de futurs prêtres. Il y a aussi un nombre incroyable d'initiatives qui sont menées par des associations chrétiennes pour aider socialement des personnes démunies. J'ai envie de les soutenir autant que je peux. Ainsi, je me débarrasse...

Parmi les causes que vous défendez, il y a celle des sans-papiers ?

J'en ai rencontré beaucoup, oui. Le 31 décembre, il y en avait une centaine devant ma maison. Au centre de Steenokkerzeel, j'ai eu plusieurs échanges extrêmement poignants. J'ai visité une ancienne maison de repos squattée à Molenbeek où, parmi les deux-cents résidents, une trentaine de ces malheureux faisaient la grève de la faim. Je leur ai dit l'admiration que j'ai pour leur courage, mais aussi que la grève de la faim n'est pas un bon moyen de négociation. Je leur ai dit de ne pas s'attendre à des régularisations collectives puisque ce n'est pas inscrit dans l'accord de gouvernement. Mais il y a quand même des causes que l'on peut plaider. J'en ai parlé avec le Premier ministre. J'ai écrit au secrétaire d'Etat à l'Asile, Theo Francken.

A quelles fins ?

J'essaie de porter la voix de ces gens. Je n'ai aucun droit à être ici chez moi alors qu'eux sont en exil. Il y a des réfugiés économiques, sans doute, mais il y a aussi des situations de vraie détresse qu'on ne peut pas ne pas entendre. Cela m'a bouleversé de rencontrer des femmes, des enfants qui sont seuls. Il est vrai que, sur le plan politique, ce n'est pas le bon moment de faire une action, au tout début d'une législature. Tout le monde se surveille, tout le monde se regarde. Mais pour ces malheureux, le mauvais moment, c'est tout le temps, ils sont dans la détresse.

Les cœurs se sont trop endurcis dans notre société ?

Je le crois, oui. Et mon rôle implique d'être sensible à cette détresse. Cela ne m'empêche pas de comprendre les difficultés politiques. J'ai entendu à la radio un spécialiste de l'immigration qui disait qu'il y a eu, qu'il y a et qu'il y aura toujours des gens qui ont voulu, veulent et voudront venir à tout prix. Alors, pourquoi ne pas accepter l'immigration et l'encadrer ? Par exemple, Obama va régulariser prochainement beaucoup de personnes. Cela dit, il y a une grande différence entre les Etats-Unis et nous ; le directeur de l'Office des étrangers, M. Roosemont, me l'a fait comprendre. Là-bas, les régularisés ne disposent pas de la sécurité sociale comme chez nous. Le coût d'une régularisation dans notre système social n'est pas le même, il est beaucoup plus lourd. On ne peut ignorer cela non plus. Mais vous me demandiez tout à l'heure si le bonheur



André Léonard pose avec ses trois frères, tous devenus prêtres. C'est le petit garçon, alors âgé de 8 ans, sur la photo ci-dessus. Sur l'autre cliché, un peu plus tard, il se trouve à droite de ses aînés.

était égoïste. J'y reviens. Il l'est toujours un peu. **Vous vous en êtes déjà fait le reproche à titre personnel ?**

Oui, bien sûr. On pourrait toujours s'oublier plus. Au fond, le vrai bonheur se trouve auprès des autres, dans le fait d'être aimé. Mais le cœur de l'homme est si large que seul un autre amour peut vraiment le combler (il regarde vers le haut et sourit). Je pense au Patron, oui !

Outre votre naissance, le premier fait marquant de votre biographie est la perte très rapide de votre père. Cette condition d'orphelin a-t-elle été un déterminant de votre existence ?

Je ne le pense pas. Mon père était employé aux téléphones et télégraphe à Namur. C'était un homme très engagé sur le plan syndical. Il était affecté aux liaisons téléphoniques et télégraphiques. Je suis né le 6 mai 1940. Il est parti le 11 mai, tué en même temps que d'autres collègues à Tournai. Un enfant qui perd son père quand il a 5 ou 6 ans ressent l'absence. Mais moi, je n'ai jamais connu le mien. Comment souffrir de la perte d'une réalité que l'on n'a jamais connue ? Et puis, j'ai eu des pères de substitution au travers de mes trois frères aînés et de mes deux oncles.

« Au moment où je vous parle, il doit y avoir 12 euros sur mon compte en banque »

Vous êtes le cadet de quatre frères qui, tous, sont devenus prêtres. Hasard ou nécessité ?

Je ne crois pas au hasard. Dans le même temps, je reconnais que c'est fascinant dans la mesure où rien n'a jamais été concerté. Ce n'est pas non plus une influence domestique : ma mère était une femme pieuse mais aussi très réaliste. Je ne me souviens pas qu'elle nous ait jamais encouragés à la prêtrise. Pour moi, cette voie est apparue très vite comme une évidence, le jour de Noël, en 1946. J'avais 6 ans et demi. Je me vois encore près de la crèche quand j'ai dit à Jésus que je deviendrais prêtre. Un an plus tard, j'ai constaté que Jean, mon frère aîné, entrait au séminaire. Pierre et Paul l'ont suivi. Mais jamais on n'a parlé entre nous de ces choix. Il y avait une sorte de pudeur qui nous en empêchait. A vrai dire, je parlais rarement de choses profondément spirituelles avec mes frères. Il faut chercher les raisons de mon engagement ailleurs, peut-être dans le modèle représenté par quatre prêtres remarquables de la paroisse de Jambes. Très jeune encore, j'ai eu envie de vivre comme eux. Il y avait une ferveur dans la paroisse qui m'a touché en plein cœur. Ils m'ont donné le goût de la prière, de la liturgie, des chants en français et en latin.

(suite page 62)

« Je suis un homme de gauche »

Quel genre d'enfant étiez-vous à l'école ?

En élocution, en diction, en théâtre et en éducation physique, j'étais nul ! Mais comme j'étais brillant dans tout le reste, mes copains disaient que je deviendrais évidemment curé comme je le proclamais, mais aussi professeur d'université. Je suis devenu l'un et l'autre.

Si vous n'aviez pas fait carrière dans l'Eglise ?

La politique aurait pu être un métier passionnant. Il y a une bonne partie du bonheur des gens qui dépend de la qualité de ce travail. Bien que la nécessité de vendre mon image m'aurait coûté. Voir ma tête sur des affiches pour attirer l'électeur, ce n'est pas mon genre ! Je présume aussi qu'il est difficile d'aller

d'en bas, moi je suis d'en haut.» Le personnage de Jésus est d'une grande complexité et, en même temps, d'une simplicité bouleversante.

Que pensez-vous de la nouvelle donne politique en Grèce ?

Ce que vivent les Grecs, un pays qui est le berceau de notre démocratie, me peine beaucoup. Je leur souhaite de réussir leur nouveau départ. Les cures d'amaigrissement continues, ce n'est pas très bon pour la santé des personnes. En termes économiques, il en va de même avec les cures budgétaires excessives. Il y a quelque temps, je me suis rendu en Grèce pour un pèlerinage de jeunes prêtres. J'ai senti comme ce peuple était humilié d'être marginalisé et tout le temps contrôlé. Me promenant avec quelques-uns de mes jeunes prêtres alors qu'il faisait froid, les gens ne voyaient pas que nous avions le col romain à cause de nos écharpes. Alors, ils nous prenaient pour des gens appartenant à la « troïka » et se mettaient à nous crier dessus : « A bas la troïka ! » On n'en menait pas large ! Je comprends qu'il y a des règles à respecter, mais un peuple ne peut pas vivre sous une telle pression.

Quel est votre regard sur l'indicible violence des « djihadistes » de l'Etat islamique autoproclamé ?

Je comprends les efforts qui sont faits sur le plan militaire pour essayer de juguler l'expansion de ce soi-disant « Etat » terroriste. Mes pensées se portent sur les victimes de cette barbarie. Je pense, bien sûr, à nos frères chrétiens d'Orient mais aussi aux victimes musulmanes. Je me sens solidaire des musulmans de chez nous, pour lesquels il n'est pas facile de vivre en se sentant amalgamés avec des criminels qui n'ont rien à voir avec eux. C'est pourquoi j'encourage tout ce qui se passe sur le plan du dialogue interreligieux. Il ne faut pas céder aux entreprises de ceux qui veulent semer la haine et la zizanie entre les communautés.

On aura quand même beaucoup tué « au nom de Dieu » dans l'histoire de l'humanité. Pour un homme de foi, n'est-ce pas interpellant ?

Ce n'est pas une consolation mais on a encore tué beaucoup plus au nom d'idéologies athées. Le nazisme était païen dans son essence et il a fait un nombre incalculable de victimes.

Le stalinisme aussi. Mais cela n'est évidemment pas une justification, une excuse ou une validation du fait que des fanatiques tuent, soi-disant au nom de Dieu.

On peut formuler la question autrement : les hommes ont tué beaucoup d'autres hommes au cours de l'histoire de l'humanité. C'est tout de même étonnant pour des « créatures de Dieu » ?

Je partage cet étonnement. Teilhard de Chardin disait en pensant à cela que nous ne sommes pas encore tout à fait sorti du Néolithique. Chaque fois que je vois des images de guerre, je me dis que, malgré toute notre culture, nous sommes encore et toujours dans la barbarie. On vient d'évoquer le centenaire du déclenchement de la Première Guerre mondiale : quelle boucherie cela fut ! Quelle barbarie entre chrétiens ! Mais il y a tout de même une différence entre les tueries faites au nom de régimes et d'idéologies athées et celles faites au nom de Dieu. Ces dernières se font contre l'enseignement même des religions, tandis que la barbarie des nazis ou des stalinien était inscrite dans le programme même de ces idéologies.

Vous dites cela aussi pour l'enseignement délivré par le Coran ?

Il n'y a pas que dans le Coran qu'on trouve des versets violents. Dans l'Ancien Testament, il y a aussi des choses horribles ! Le livre de Josué, la conquête de la Terre promise, c'est très violent. Et dans le Nouveau Testament, s'il n'y a pas d'incitation à la violence, il y a quand même des soupçons d'antisémitisme, en tout cas de très grandes réserves vis-à-vis des juifs. Non pas pour des raisons raciales mais parce que les chrétiens, au début de leur communauté ont été persécutés par les autorités juives. Alors ils ont un peu réglé leurs comptes...

Ce qui nous montre que ces textes ne peuvent être pris à la lettre ?

En effet, il faut tenir compte du contexte historique. Il faut en faire une relecture adaptée à notre temps. Les passages violents qu'il y a dans le Coran correspondent à une culture du VII^e siècle, quand il a été progressivement rédigé, soit un temps qui n'était pas particulièrement paisible. L'une des choses les plus utiles pour le dialogue interreligieux et pour l'avenir de l'islam dans le monde sera cette relecture critique du Coran. Les chrétiens ont fait, il y a deux ou trois siècles, une relecture critique de la Bible et cela n'a rien enlevé à leur foi. On s'est interrogé sur l'origine des textes, leur aspect littéraire, leur contexte historique. Récemment, j'ai lu un appel d'intellectuels musulmans à procéder de même avec le Coran. Le début du salut viendra, non pas quand les musulmans renonceront à

leur foi, mais quand ils feront ce patient travail de décodage de leurs textes sacrés.

Avez-vous acheté le dernier Charlie Hebdo ?

Non. L'Evangile raconte l'histoire de Syméon, un vieillard qui dit un jour à Marie : « Ton enfant que voilà sera un signe de contradiction. Il y a des gens qui seront pour, des gens qui sont contre. » Eh bien, l'Eglise doit accepter d'être parfois un signe de contradiction. Nous devons parfois ramer à contre-courant ! Après ce que ce qui s'est passé avec Charlie Hebdo, je ne me sens pas dans l'obligation de défendre la liberté d'expression tel un droit absolu. Il n'y a aucune liberté qui soit absolue ! En d'autres termes, la liberté d'expression ne permet pas tout. Est-ce user d'une liberté que de traiter de manière vulgaire et choquante des figures qui sont sacrées pour des millions de gens ? Peut-on se permettre n'importe quoi ? J'aime beaucoup rire et l'humour a ses droits : on peut faire de l'humour sur le pape, sur Jésus et même sur Mahomet. Mais quand cela

« La Grèce ? Les cures d'amaigrissement continues, ce n'est pas très bon pour la santé des personnes »

au bout de ses convictions en politique parce qu'il faut toujours tenir compte de la sanction électorale ; cela, je l'aurais mal vécu. Par contre, comme prêtre ou comme évêque, on a une liberté de parole assez rare. Je ne dépends pas d'une élection. Y aurait-il des élections que je ne me plierais pas au désir d'un électeur. Cela ne veut pas dire que je dénigre l'engagement politique. Au contraire, il est extrêmement précieux. Quand je parle dans des écoles, je conseille aux jeunes de s'engager en politique. **On vous présente souvent comme un homme assez « réac » ? Mais en même temps, vous avez dit votre sympathie pour les « indignés » et, vous avez affirmé sur un plateau télé : « Il y a du bon dans les idées du PTB. » Les voies de M^{gr} Léonard sont parfois impénétrables...**

Sur le plan social, j'éprouve spontanément une grande sympathie pour la gauche.

Le primat de Belgique, un homme de gauche ?

Sur le plan social, j'oserais dire que oui : je suis un homme de gauche. Si j'avais été évêque en Amérique latine, dans un pays où il y a un régime social qui n'est pas démocratique et qui n'est pas en faveur des plus pauvres, je crois que je serais monté aux barricades. J'aurais participé au mouvement de la théologie de la libération, en tout cas à sa branche la moins inféodée au marxisme. D'où ma sympathie pour les Oscar Romero, les Helder Câmara. Cela me vient peut-être de mes origines sociales, tout de même très modestes ; de mon père, dont j'ai lu les ouvrages consacrés au syndicalisme chrétien. C'est très évangélique, la priorité accordée aux pauvres !

Jésus était-il un homme de gauche ?

Il ne raisonnait pas en termes de lutte de classes. Il rencontra aussi bien des personnes en difficulté dans des quartiers mal famés que des pharisiens dans des endroits huppés. Il était très proche des gens pauvres et, en même temps, il aimait manifestement bien la fête, l'idée de célébrer joyeusement un événement. Ce n'est pas pour rien que certains ont accusé Jésus d'être un ivrogne et un glouton (il rit). Cela nous montre qu'il a mené une vie humaine normale. En même temps, il y avait chez lui cette verticalité, il renvoyait à « son » Père : « Vous êtes

« Il n'y a pas que dans le Coran qu'on trouve des versets violents. Dans l'Ancien Testament, il y a aussi des choses horribles ! »

devient vulgaire, un peu trivial, on va au-delà d'une bienséance qui s'impose même à la liberté d'expression. De plus, avec des caricatures qui vont trop loin, on fait courir des risques à beaucoup de gens. A-t-on le droit d'exposer tellement de personnes à la violence ? En conséquence de quoi, je ne suis pas Charlie ! Je suis aux côtés des victimes de cet hebdomadaire, mais je ne vais pas m'identifier à leur genre littéraire.

Pourquoi les chrétiens sont-ils moins choqués par les caricatures que beaucoup de musulmans ?

La figure centrale de la foi chrétienne est celle d'un dieu humilié. Jésus-Christ est une figure bafouée, on lui a craché dessus, on l'a frappé, on l'a mis tout nu sur une croix, on l'a couronné d'épines, on s'est mis à genoux devant lui en disant : « Salut, roi des juifs ». Tout cela a déjà été fait, c'est à se demander s'il faut encore le faire maintenant... Mais soit. Pour nous, que le Christ soit humilié, cela fait partie du programme. Par contre, pour les juifs, Moïse et Abraham sont des figures de gloire, et pour l'islam, Mahomet est un prophète de gloire. (Suite page 64)

« Après ce que ce qui s'est passé avec Charlie Hebdo, je ne me sens pas dans l'obligation de défendre la liberté d'expression tel un droit absolu. Il n'y a aucune liberté qui soit absolue ! En d'autres termes, la liberté d'expression ne permet pas tout. »



« La mort m'angoisse un peu »

Etes-vous déçu de n'avoir pas été nommé cardinal par le pape François ?

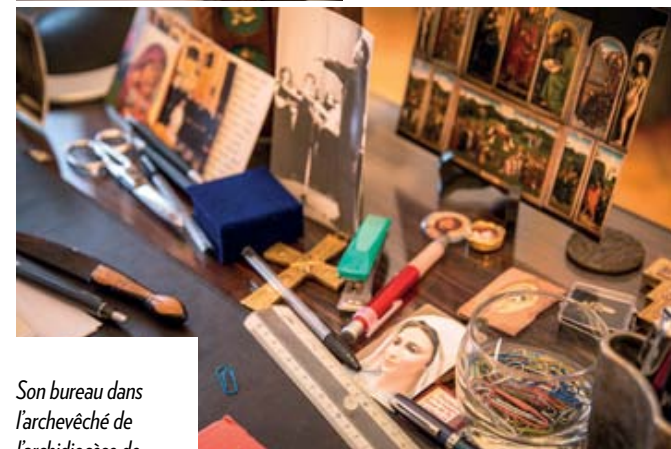
C'est une question qui m'est souvent posée. Encore aujourd'hui, j'ai reçu des messages de gens qui s'en indignent : « C'est un peu scandaleux que vous n'ayez pas été nommé cardinal. Vous êtes tout de même archevêque de la capitale de l'Europe ! Il y a des cardinaux au Portugal, en Espagne, aux Pays-Bas, en Allemagne et pas ici. Vous avez tout de même un parcours intellectuel et pastoral ! » Manifestement, le souci du Pape n'est pas de nommer des cardinaux là où il y en a toujours eu mais plutôt d'en nommer là où il n'y en a jamais eu. Je dois dire aussi, à sa décharge si je puis dire, que le Pape a vraisemblablement tenu compte du fait que je vais avoir 75 ans. Dans trois mois, je lui écrirai une lettre pour présenter ma démission. Cela aurait-il eu encore beaucoup de sens de me nommer cardinal ? **Il n'y a pas de mésentente entre vous et le Pape ?**

Il ne me connaît pas, sauf peut-être de nom. On n'a pas de raison de se disputer.

Quand on croit comme vous à l'au-delà, a-t-on tout de même peur de la mort ?

Oui. J'y pense souvent ; tous les jours maintenant. C'est vrai que cela m'impressionne, que la mort m'angoisse un peu. Je me dis que je vais sans doute passer un mauvais quart d'heure. Quand il s'agira de me laisser aller, que se passera-t-il ? En outre, ce n'est pas que la pensée de la mort me culpabilise, mais tout de même, je me dis : « Tu aurais pu être bien plus généreux que tu ne l'as été ; tu aurais pu te donner au Seigneur et aux gens beau-

enfants. Moi, je me suis tellement investi dans mes études, puis dans ma mission à l'université et au séminaire, dans mes travaux et publications... J'étais toujours occupé et je lui ai consacré assez peu de temps. Alors, parfois, elle me l'a fait sentir. Un jour, elle m'a reproché d'être toujours enfermé dans mes livres. J'ai réagi de façon trop violente : « Maman, tu ne comprends pas ce que je fais. Ce qui est au centre de ma vie, le séminaire, mon métier de professeur, tout ce qui est ma mission ne t'intéresse pas. » Je lui ai dit cela de manière trop méchante. Elle a pleuré. Je le regrette vraiment. Je crois que je la comprends mieux aujourd'hui et j'espère que là où elle se trouve, Maman me comprend mieux aussi. Dans le même ordre d'idées, je pense à mon frère aîné qui, avec l'âge, s'emberlificotait dans ses problèmes de santé et se plaignait beaucoup. Parfois, je l'envoyais un peu promener et cela, je le regrette également.



Son bureau dans l'archevêché de l'archidiocèse de Malines-Bruxelles.



« L'homosexualité ? Ce n'est pas un comportement qui s'inscrit dans la logique de la complémentarité des sexes »

coup plus que tu ne l'as fait ; tu t'es accroché à tant de choses et maintenant, un jour ou l'autre, dans quelques années ou dans une semaine, tu vas partir. Est-ce que tu n'aurais pas dû vivre ta vie autrement ? Plus profondément ? » Je me rassure un peu en me disant que Dieu est miséricordieux et qu'il m'ouvrira son cœur malgré mes misères.

André Léonard aurait pu mieux faire, Monseigneur ?

Bien sûr ! Vous me faites penser à l'anecdote de saint Vincent de Paul qui, au soir de sa vie, rencontre la reine mère de France. Elle lui dit : « Vous, au moins, vous pourrez mourir tranquille après la vie que vous avez menée auprès des plus pauvres. » Mais l'homme proteste et la Reine lui dit : « Qu'auriez-vous pu faire de plus ? » Il répond : « Ah ! Madame, j'aurais pu faire davantage. » On peut toujours aller plus loin !

Y-a-t-il un péché que vous pouvez confesser publiquement ?

Je regrette particulièrement d'avoir été parfois trop dur avec ma mère. C'était une femme toute simple et quand mon père est mort, elle n'avait que 34 ans et quatre garçons à élever. Elle a beaucoup travaillé et elle devait se montrer très économe. Jusqu'à la fin de sa vie, tous les soirs, je l'ai toujours vue faire ses comptes. Elle vivait parcimonieusement, attentive à ne pas dépenser un centime inutilement. Elle s'est démenée pour ses



« Si, la semaine prochaine, tous les divorcés remariés étaient autorisés à communier, je ne crois pas qu'il y aurait beaucoup plus de monde à la messe dominicale. »

Vous étiez trop pris par votre travail ?

Oui, mais cela n'excuse rien. Désormais, je suis très attentif à ne pas bousculer les gens quand ils m'agacent un peu. Auparavant, je ne me mettais pas assez dans la peau de l'autre.

Existerait-il une cause que vous auriez défendue quand vous aviez 20 ou 30 ans et que vous ne défendriez plus aujourd'hui ?

Avant de lire l'encyclique « Humanae Vitae » de Paul VI, j'étais acquis à l'idée du bien-fondé de la contraception. Je me souviens très bien de ce soir de 1968 où j'ai lu ce texte dans la mansarde de la maison maternelle. Et j'ai changé de point de vue, défendant depuis lors le respect du lien entre l'amour des conjoints et l'ouverture au don de la vie. J'ai été bouleversé par le paragraphe 28 de cette encyclique qui demande aux prêtres, aux philosophes et aux théologiens catholiques de transmettre ce message et de le faire comprendre et aimer.

« Soyez les premiers à donner, dans l'exercice de votre ministère, l'exemple d'un assentiment loyal, interne et externe, au Magistère de l'Eglise », disait Paul VI dans ce paragraphe 28 qui vous a marqué. On retrouve là cette « verticalité » que vous évoquiez tout à l'heure. Dans ce respect de Rome et la défense de conceptions éthiques qui peuvent paraître rigides, l'homme de gauche disparaît au profit d'un conservateur ?

J'essaie effectivement de conserver le trésor de la tradition chrétienne en la présentant de la manière la plus parlante et pédagogique pour les gens de notre temps. Il y a dans la parole de Dieu un riche trésor que nous n'avons pas inventé. Il nous a été donné. On ne l'a pas voté démocratiquement. Il faut le préserver de ce qui le réduirait. De ce qui lui ferait perdre sa force percutante.

Maintenez-vous que l'homosexualité est un « comportement anormal », comme vous l'aviez naguère déclaré ?

Je vais parler de ce sujet puisque vous me le demandez mais, dans mon quotidien, ce n'est pas un thème que j'aborde souvent.

Je pense que ce n'est pas un comportement qui s'inscrit dans la logique de la complémentarité des sexes. Il s'agit d'un jugement purement philosophique sur un comportement, pas sur les personnes. Pour paraphraser le Pape, qui suis-je pour condamner les personnes ? Sur un plan politique, je confirme que ce n'est pas juste de mettre sur le même pied l'union de deux hommes ou de deux femmes avec le mariage d'un homme et d'une femme. Il y a d'autres voies pour reconnaître sur le plan civil le partenariat de deux hommes et/ou de deux femmes.

Que votre Eglise célèbre un jour des mariages gay, cela n'arrivera jamais ?

Non. Cela ne veut pas dire qu'on ne respecte pas ces personnes, qu'il n'y a pas des choses positives qui se passent aussi entre elles. Mais sur un plan objectif, le mariage, c'est autre chose.

Faut-il baptiser des enfants de mères porteuses ?

Bien sûr, l'enfant n'est pas responsable de cette situation. Mais les mères porteuses, ce n'est pas une bonne solution. Cela transforme la femme en un moyen.

Des enfants nés du concubinage ou de mariages civils ?

Oui aussi. J'ai connu des prêtres qui refusaient le baptême dans ce cas. Moi, je ne le refuserais pas. Tout en prêchant que pour des baptisés, c'est mieux de se marier. Quand on s'aime vraiment, où est le problème ? **Les divorcés remariés devraient-ils pouvoir bénéficier des sacrements ?**

Voilà vingt-quatre ans que je rencontre des personnes qui se trouvent dans cette situation-là. Cela a donné naissance à un livre dont j'ai écrit certaines pages en pleurant, parce que cela me rappelait de nombreux échanges très poignants. Il y a un problème objectif et insurmontable,

c'est que le sacrement de l'eucharistie et celui du mariage sont tous les deux explicitement des sacrements de l'alliance. Il doit y avoir cohérence entre les deux. Cela dit, beaucoup de gens souffrent de ce problème mais il y en a peut-être moins qu'on ne le dit. Si, la semaine prochaine, tous les divorcés remariés étaient autorisés à communier, je ne crois pas qu'il y aurait beaucoup plus de monde à la messe dominicale. Ce qui est

« Avant de lire l'encyclique "Humanae Vitae" de Paul VI, j'étais acquis à l'idée du bien-fondé de la contraception »

l'objet d'une revendication plus massive, c'est le refus de ce qui est interprété comme une discrimination. Je connais pas mal de personnes divorcées et remariées qui comprennent leur situation. Ces personnes prennent acte de ce qu'elles ne sont pas vraiment mari et femme et elles en tirent les conséquences. Elles participent à la messe en faisant comprendre qu'elles ne peuvent communier. Quand je constate cela dans une messe, je prends le temps de les bénir en leur disant : « Ma fille, mon fils, que le Seigneur te fasse goûter tout l'amour qu'il a pour toi dans ta situation. » Ces personnes, je crois qu'elles communient avec le Seigneur d'une manière très profonde. Parfois plus que d'autres chrétiens qui sont « en règle » et auxquels il arrive de communier distraitement.

(suite page 66)

« Je suis un peu trop indifférent aux critiques »

Vous comprenez que des couples trouvent un apaisement dans le divorce ?

Je comprends que des personnes se séparent parce que leur vie et celles de leurs enfants se sont transformées en un enfer. D'ailleurs, le simple fait d'être divorcé n'éloigne pas des sacrements. Maintenant, si on mène une vie de don Juan, c'est autre chose !

Y aura-il un jour des prêtres mariés ?

Il y en a déjà dans les Eglises d'Orient. Moi-même, avec toutes les dérogations requises, j'ai ordonné un prêtre marié quand j'étais évêque de Namur. En Europe occidentale, il y a des centaines d'anciens pasteurs ou de prêtres anglicans qui, étant devenus catholiques, ont pu être ordonnés prêtres catholiques tout en étant mariés.

Donc, vous seriez plutôt favorable à l'ordination d'hommes mariés ?

Non, je n'y suis pas favorable ! Cela garde un sens très profond de maintenir l'appel au sacerdoce d'hommes qui vivent en même temps un appel au célibat. Elargir les conditions de recrutement donnerait l'apparence de recourir à des bouche-tous parce qu'on n'aurait pas assez de candidats au sacerdoce célibataire. Ce ne serait pas nécessairement efficace : les Eglises issues de la Réforme qui autorisent le mariage des pasteurs ont également des difficultés en termes de vocations. Ce serait inter-

les événements du passé, l'Eglise a pris désormais les mesures préventives nécessaires et quand de tels faits apparaîtront, elle prendra les sanctions nécessaires d'une manière plus avertie et plus ferme qu'elle ne l'a fait dans le passé.

Quelle a été la rencontre la plus marquante de votre vie ?

Celle avec Jean-Paul II, en 1999. Après une retraite que j'ai prêchée pour lui et pour la Curie romaine, il m'a reçu pendant une demi-heure. Il m'a dit ce qui l'avait touché, le bonheur qu'il avait éprouvé, les moments qui l'avaient éclairé. Il m'a parlé comme un père parle à son fils. Ce fut un moment de grande communion. De nature, ce Pape était un homme relativement réservé, mais l'âge l'avait rendu plus chaleureux.

En ce qui vous concerne, les mêmes causes produisent-elles les mêmes effets ?

En vieillissant, on a l'âge d'être le père et puis le grand-père de pas mal de personnes. En effet, cela permet une plus grande simplicité dans la communication.

Quel le livre qui vous a le plus marqué, outre la Bible, bien entendu ?

« Le Cœur du monde », écrit par le théologien suisse Hans Urs von Balthasar. Il s'agit d'une méditation théologique d'une grande beauté littéraire et poétique sur le Sacré-Cœur de Jésus. Je dois beaucoup à cette lecture qui m'a brûlé le cœur.

Quel est le message principal de ce livre ?

Que le cœur de Jésus qui est le cœur humain de Dieu a tout porté de ce qui peut habiter les hommes, en bien ou en mal. Il a tout encaissé, tout enduré. Et puis, ressuscité, c'est un cœur qui s'est mis à battre au rythme d'un monde nouveau qui nous remplit d'espérance. Plus récemment, j'ai été touché par un livre d'un tout autre ordre. Il a été écrit par le Père Michel-Marie Zanotti-Sorkine, qui a exercé jusqu'il y a peu un ministère impressionnant à Marseille. Intitulé « Homme et prêtre », ce livre est plein de passion et d'ardeur. Il dégage une force spirituelle extraordinaire.

Un film ?

J'en ai vu assez peu. Je vais rarement au cinéma. Mais je dirais : « Un homme pour l'éternité », un film consacré à la figure de Thomas More. Ce juriste anglais, chancelier d'Henri VIII, a préféré la prison, et finalement la mort, plutôt que de rencontrer la volonté du Roi de répudier une femme qui était bien la sienne. More avait une grande droiture et beaucoup d'humour. Même dans son martyre, il a gardé un flegme tout britannique.

Peut-on croire en Jésus-Christ en rejetant l'institution dont vous faites partie ?

Il y a beaucoup de regards sélectifs sur le Christ. On peut s'intéresser à lui en faisant abstraction de son caractère divin. Voir en Jésus-Christ une figure subversive sur le plan de la liberté de pensée, sur le plan du non-conformisme et même de l'écologie. On peut donc s'intéresser à Jésus sans appartenir à l'institution ecclésiale. Mais, évidemment, cela tronque une partie du personnage. Dans des passages révélateurs de l'Evangile, Jésus choisit les Douze et il les institue ; il les forme et il annonce leur rôle à venir : « Qui vous écouterait, m'écouterait. » Il y a chez Jésus une volonté de créer une communauté struc-

turée. Mettre cela entre parenthèses revient à escamoter une partie de son message.

L'Eglise n'est-elle pas trop riche de biens matériels et trop pauvre de vocations ?

Trop pauvre de vocations, certainement. Encore que cela dépende. Dans de nombreuses parties du monde, les vocations sont en croissance : Afrique, Asie, Amérique latine et même dans certains pays d'Europe. Globalement, cela se passe plutôt bien. L'Europe occidentale est en panne, c'est vrai. Encore que cela varie selon les régions et les diocèses. Quant à la richesse, j'entends souvent poser cette question-là. Il faut savoir qu'à Rome, l'essentiel des biens de l'Eglise, ce sont des musées, dont les recettes aident le budget du Saint-Siège. Beaucoup d'argent est investi dans la Radio-Télévision Vaticane et dans le financement de séminaires ou d'universités catholique dans le monde entier. C'est une richesse qui est utilisée et qui est utile. J'ajoute qu'à travers mes années d'épiscopat, j'ai eu des contacts avec le personnel de la Curie romaine et, à cette occasion, j'ai rencontré des gens qui travaillent pour un salaire très modeste. A Rome, au Vatican, j'ai surtout été impressionné par la sobriété de vie de beaucoup de personnes.

N'en avez-vous pas assez d'être traité de « vieux réac » ?

Je ne dirais pas que cela m'énerve ou que cela me blesse, mais cela me surprend. Je me demande parfois si, dans les médias, on n'est pas prisonnier de certains discours de convenance. Si un évêque a des convictions qui sont plutôt fidèles à Rome, il doit être nécessairement borné intellectuellement ou bien être un naïf ou, pire encore, un horrible conservateur. Je me demande s'il y a suffisamment de liberté de pensée et de non-conformisme dans la presse.

Vous arrive-t-il de jurer ?

Non.

Même par accident ?

Ce n'est pas dans mon vocabulaire.

Y-a-t-il un défaut que vous pourriez confesser publiquement ?

Je suis un peu trop indifférent aux critiques. Il y a là une forme d'orgueil, d'autosuffisance qui peut agacer. Les critiques glissent sur moi sans que je parvienne à me remettre suffisamment en question.

Si l'enfant de 8 ans que vous fûtes regardait l'homme que vous êtes devenu, que dirait-il ?

Votre question m'étonne parce qu'il se fait que dans ma

chambre à coucher, je regarde souvent une photo encadrée de mes trois frères et de moi quand j'avais 8 ans. Sur ce vieux cliché, j'ai les yeux forts écarquillés pour résister à la lumière du flash et cela me donne un regard impressionnant. J'imagine que cet enfant de 8 ans me dirait : « Eh bien, tu as dû porter tout cela ! Vivre toute cette carrière académique et puis toute cette mission comme évêque, que de chemin parcouru ! » Je relie spontanément cela au sentiment de crainte que j'ai éprouvé le jour de mon ordination, le 19 juillet 1964. Je désirais ce moment depuis tant d'années et quand c'est arrivé, j'ai été habité par une sorte d'appréhension, presque une tristesse, à l'idée de la responsabilité que j'allais endosser. Rétrospectivement, je me suis souvent demandé s'il n'y pas eu là une forme de pressentiment d'une lourde responsabilité à venir.

En mai prochain, vous enverrez votre lettre de « renonciation à votre office » au Pape. Quelles seront vos activités quand vous ne serez plus en charge ?

Je compte me retirer dans un lieu de pèlerinage, de préférence en France, mais de petite taille. Pas à Lourdes, qui est une ruhe bourdonnante. Je voudrais rendre des services par la prédication, la confession, l'écoute et aussi, peut-être, si je suis encore un peu valide, célébrer la messe dans de petites églises de campagne où l'on manque d'un prêtre. Le temps libre qu'il me restera, je le consacrerai à la lecture et peut-être à l'écriture.

Qu'aimeriez-vous que le monde retienne de vous ?

Que j'ai cherché à être proche des gens. A les rencontrer. Et que la fermeté de mes positions sur l'essentiel de la foi et de la morale chrétienne ne m'a jamais empêché d'avoir beaucoup de cœur pour toutes les personnes, quelle que soit leur situation. C'est cela vraiment l'inspiration de ma vie, c'est de faire toujours confiance aux personnes mais d'être en même temps quelqu'un qui dira toujours ce qui lui semble être juste.

Cela veut dire que vous croyez en Dieu, mais que vous croyez en l'homme aussi ?

Je crois en l'homme et je crois que l'homme grandit par la confiance. Dire que ce qui est bien est bien et que ce qui est mal est mal, c'est aussi une dimension de l'amour que l'on porte à ses semblables. On ne rend pas service aux gens en mettant tout sur le même pied. Cela n'empêche pas d'avoir beaucoup d'amour et de tendresse pour toutes les personnes quelles qu'elles soient. A mon endroit également, le Seigneur doit faire preuve de beaucoup de patience. ■

« Je me demande s'il y a suffisamment de liberté de pensée et de non-conformisme dans la presse »

prété comme un lâchage. Vis-à-vis de mes cinquante jeunes qui se préparent à devenir prêtres dans mon diocèse, cela reviendrait à leur dire : « Vous avez fait librement le choix du célibat mais, finalement, vous auriez pu faire tout autrement. » Peut-être bien que s'il y avait un grand tonus dans l'Eglise occidentale, une grande vitalité, une grande ouverture de cœur pour le célibat, l'ordination d'hommes mariés pourrait être vécue sans ambiguïté, comme une autre manière d'exercer le ministère. Mais le climat actuel n'est pas celui-là.

L'ordination des femmes, ce sera pour le prochain siècle ?

L'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe ne prendront jamais cette décision. Ce n'est pas qu'elles estiment les femmes moins généreuses ou moins capables, voire moins performantes, ce serait plutôt le contraire. Mais en raison de toute la symbolique de l'alliance qui traverse la révélation biblique, c'est très difficile de faire jouer à une femme le rôle du Christ Epoux.

L'Eglise en-a-t-elle fini avec les scandales de pédophilie ?

Elle en a fini en ce qui concerne le passé. Mais pour l'avenir, dans l'Eglise comme dans la société civile, c'est un problème qui ne pourra jamais être complètement éradiqué, car il y aura toujours des individus qui auront cette propension. Cela n'est pas lié à un état de vie, puisque ces crimes sont aussi bien commis par des célibataires que des personnes mariées. Mais, éclairée par



Coup d'œil dans la bibliothèque du primat de Belgique. Sa lecture la plus marquante : « Le Cœur du monde », écrit par le théologien suisse Hans Urs von Balthasar.